

# ANDRÉ GIDE

Ce que l'on appelle, à Passy, la villa Montmorency, est un grand jardin traversé d'avenues que bordent des maisons de l'architecture la plus variée. La maison que M. André Gide habite, dans l'avenue des Sycomores, parallèle au boulevard de Montmorency, ne regarde pas en face: elle a peut-être tort, car c'est le grenier des Goncourt qui, précisément, se trouve devant elle, mais on conçoit qu'elle ne doute pas non plus du caractère historique dont, un jour, elle aussi pourra se réclamer. La façade est toute creusée d'un grand nombre d'étroites fenêtres, et, en la regardant pour la première fois, on s'explique bien ce mot d'une étrangère venue à Paris pour voir André Gide, et qui, arrivant avenue des Sycomores, n'osa pas sonner à sa porte: « Je ne pouvais pourtant pas entrer, dit-elle, dans une maison qui ne doit contenir que des petits cabinets. » Cette jeune personne se trompait, car ce ne sont, à l'intérieur, que hautes pièces, lignes tendues, parfaits espaces où le

thèques et qui, interrogeant un horizon toujours pareil, toujours forcé par la tristesse, ne s'enivre que de soi. Pourtant nul n'est plus prêt à vivre avec ceux qui l'approchent, à leur communiquer un goût de l'existence qui n'a rien de morbide et qui, dans *Les Nourritures Terrestres*, parues en plein symbolisme, ouvrirait si fort l'appétit. Mais, persuadé qu'il ne connaîtrait qu'une gloire posthume, André Gide a négligé de s'expliquer et a toléré tous les malentendus. Un des plus répandus tend à faire croire que A. Gide est un romancier, un autre, qu'il change perpétuellement et qu'il n'aime que dérouter le lecteur. Or, il n'a jamais écrit que des récits, il a toujours pris le soin de l'annoncer en tête de ses ouvrages, et s'il écrit à la première personne, ce n'est pas une raison pour lui faire prendre à son compte tout ce que dit le personnage principal.

Non, certes, il n'est pas un romancier. C'est un critique. *Le Porte étroite*, c'est la critique d'une tendance mystique, *L'Immoraliste*, d'une forme de l'individualisme, *Isabelle*, d'une imagination romantique, et la *Symphonie pastorale*, chef-d'œuvre de Gide et qui le met sur le plan de l'auteur d'*Adolphe*, n'est que la critique d'un mensonge religieux.

*Des Cahiers* de cet André Walter, qui vécut dans la famille d'Amiel et de Maurice de Guérin, du *Voyage d'Urien*, fantaisie dans la manière de Novalis, de *Paludes*, bréviaire d'humour et d'égotisme, de *Saül*, qui est un drame, aux *Nouveaux Prétextes*, qui contiennent des études et des essais, va et vient un esprit d'une vivacité et d'une curiosité singulières, à qui tous les problèmes intellectuels, pas plus que les problèmes religieux, ne peuvent être refusés. A quarante ans, Gide apprit l'anglais et ce fut pour donner une traduction d'*Hamlet*; à cinquante, il apprend le russe, et je ne peux comprendre pourquoi on prête à sa pensée une sorte d'avarice, alors qu'elle se donne à toutes les entreprises qui peuvent l'accroître en même temps que la nôtre.

Tout en Gide enseigne à le quitter pour vivre une vie personnelle. C'est donc qu'il ne court pas après les disciples et qu'il ne répond pas aux lettres. Mais comme les extrêmes le touchent, et qu'il recherche parfois ceux dont il diffère le plus, on a pu croire, malgré tout, qu'il recrutait, pour des fins personnelles, les esprits les plus marquants parmi les jeunes générations, et qu'il voulait s'en faire un état-major. C'est un peu ce qui a provoqué la campagne d'Henri Béraud. Elle est née d'une manière bien amusante et, indiscrètement, je vais vous dire comment.

Vous ne savez pas que M. Eugène Montfort a été directeur de la *Nouvelle Revue Française*? Pas bien longtemps, il est vrai. Le premier numéro de la revue est naturellement introuvable. Les préférences de M. Montfort déplurent assez vite au Comité de direction où figurait, en même temps que M. André Gide, M. Marcel Boulenger, et on dut se séparer. La véritable *Nouvelle Revue Française* ne devait paraître que six mois après. Je ne sais pourquoi, M. Montfort n'aime pas André Gide, je ne veux pas croire que c'est à cause de cette petite histoire,

Toujours est-il qu'il demanda, l'année dernière, à Henri Béraud, un article sur Gide. Mais cet article ne parut pas dans *Les Marges*, revue sur laquelle l'auteur de *Publi des Morts* a la haute main. Béraud, n'est-ce pas? on pouvait bien s'en douter. Par quel mystère il passa à *l'Éclat Dur*, charmante petite feuille, et amputé d'un grand nombre de lignes, je ne saurais vous l'expliquer. Le titre en disait long: *Le nature à horreur du Gide*. Le texte en disait court, par exemple, et Béraud, depuis, s'est rattrapé! L'épreuve fut soumise à Gide qui la renvoya en riant avec un bon à tirer impérieux au crayon rouge. Peine perdue! Cet article ne parut jamais, mais le mouvement était donné et, dans l'esprit astucieux de Béraud, germaient les menaces qu'il ne tarda pas à mettre à exécution. Son interview dans les *Nouvelles Littéraires*, sa campagne dans *l'Éclair* ont fait quelque bruit et j'espère qu'on s'en souvient. André Gide fut bien surpris de tant d'éclat autour d'un nom qu'il s'efforçait à garder le plus secret possible. Et le public, soudain, a décidé qu'André Gide n'était pas un auteur si ennuyeux que cela, puisqu'il pouvait être l'occasion d'une campagne si vive et si amusante. Son jugement me semble sans appel. Seul, Henri Massis, l'unique disciple de Gide et nerveux ennemi, tente, en ce moment, d'abattre l'idole, mais il n'emploie que des arguments d'ordre purement religieux et qui n'ont rien à faire dans cette aventure littéraire. L'intelligence impose des limites. Il faut faire une légère part à la bêtise pour réaliser une œuvre d'art qui plait au moment même où elle se livre. On dira peut-être que M. Gide est un auteur incomplet, inachevé. C'est le plus intelligent.

MAURICE MARTIN DU GARD.



André Gide, par Pierre Stichel

travail de la pensée ne subit aucune contrainte, pas plus que l'ombre. Si la façade, en somme, révèle une imagination pas trop que assez malheureuse, ne vous attendez pas à ce que je m'amuse de celui qui l'a fait construire. André Gide est un grand écrivain, un grand critique. Avec Barrès, il jette un bel éclat sur une époque qui mettra encore quelque temps à s'apercevoir de son enrichissement. André Gide, au reste, vit peu dans cette maison. Il est toujours en voyage. On le signale à Londres, dans quelque galerie de tableaux; au même moment, on reçoit de lui une lettre datée de la Normandie, dont il est né; il vous prie de lui répondre sans retard à Palerme, poste restante. Mais à peine a-t-on pris note de cette recommandation qu'un ami, rencontré et qui revient d'Algérie, vous annonce avec enthousiasme qu'il a, sur son bateau, reconnu André Gide enroulé dans sa fameuse pèlerine.

Malgré cela, il a la réputation d'un écrivain qui ne travaille que dans les biblio-